

Télérama'

LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE ADILKHAN YERZHANOV



Deux êtres purs – une madone surendettée, grande lectrice, et son chevalier servant, un colosse qui aime la peinture – finissent par accepter la corruption du monde puisqu'il est impossible de lutter... Violence brute et burlesque, proche du cinéma du Japonais Kitano, et plans d'une grande beauté graphique. La nature, douce, et la ville, sauvage: tout séduit dans ce *Bonnie*

and Clyde kazakh et mélancolique où le cinéaste use de tableaux de maîtres à la manière des vieux cartons du cinéma muet. Et un voyage imaginaire en avion pour aller à Paris «au salon des refusés» s'impose comme une séquence de pure poésie.

– *Guillemette Odicino*

| *Laskovoe Bezrazlichie Mira*, Kazakhstan-France (1h39) | Avec Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussenbaev.

Bonnie et Clyde en terre kazakhe

Adilkhan Yerzhanov suit la route tragique
d'un tandem burlesque et délicat

LA TENDRE INDIFFÉRENCE
DU MONDE

■■■□

Il faut imaginer un film de Takeshi Kitano où l'amour aurait pris (largement) le dessus, où la violence serait une bulle pop qui finit par éclater, de temps à autre, dans un bain d'une douceur infinie. Le sang n'est pas au programme, mais quelques gouttes viennent tacher une fleur immaculée. Sélectionné à Un certain regard, à Cannes, *La Tendre Indifférence du monde*, du cinéaste kazakh Adilkhan Yerzhanov, a marqué les esprits par sa beauté visuelle, son épure bressonienne, son tandem de comédiens qui se lance sur la route tels Roméo et Juliette, et la termine façon Bonnie and Clyde. Comme le résume Serge Gainsbourg dans sa chanson (1968), c'est la société qui les a abîmés.

Au Kazakhstan, le cinéma d'Adilkhan Yerzhanov est classé comme « partisan », parce qu'il raconte la société contemporaine. Le réalisateur revendique dans le dossier de presse son appartenance à la génération de la nouvelle vague kazakhe qui l'a précédée, tel le bressonien Darezhan Omirbaev. Mais il avoue avoir regardé dernièrement beaucoup de films de Kitano et de Fellini : « Vous savez, quand j'ai commencé à faire le film, je ne rêvais même pas qu'il serait à Un certain regard, à Cannes. Le destin de 100 % de mes films, au Kazakhstan, c'est l'étagère, personne ne les voit. Donc j'essayais simplement de faire un film qui me plaise à moi. »

L'éphémère du bonheur

Saltanat, jeune femme d'une grande beauté – incarnée par Dinara Baktybayeva, star de films commerciaux au Kazakhstan –, doit quitter sa maison et les champs de son enfance pour éponger les dettes de son père défunt. Elle est promise à un mariage avec un homme d'affaires. Sa mère n'est pas tendre et l'envoie pour ainsi dire à l'abattoir. Saltanat peut toutefois compter sur son ami de toujours, Kuandyk (Kuandyk Dussenbaev), amoureux transi, plus délicat que maladroit : il décide de l'accompagner en ville et de veiller sur elle. Mais peut-on ga-

**« Le destin
de 100 %
de mes films,
au Kazakhstan,
c'est l'étagère,
personne
ne les voit »**

ADILKHAN YERZHANOV
réalisateur

gner de l'argent dans ce pays sans trahir, sans mettre soi-même un pied dans l'engrenage mafieux ?

Les deux personnages ne perdent jamais complètement leur droiture. Quand ils dévalent l'escalier après avoir dégommé d'affreux bandits, ils sont juste en train d'apprendre les règles de la survie. Kuandyk va conserver humour et autodérision envers et contre tout : dans une scène magnifique de poésie, il mime un voyage en avion qui les emmènerait lui et sa belle loin de ce cauchemar. La craie sur le mur et le dessin naïf sont promis à l'effacement et à l'éphémère du bonheur.

Kuandyk Dussenbaev, jeune acteur qui tient son premier rôle principal au cinéma, joue un personnage rassurant et naïf, si cela est possible. Il est donc un peu hors du temps et de la réalité. Comme sorti d'une bande dessinée, il est capable de reprendre sa course, à peine essoufflé, après avoir combattu tous les malfrats qui se présentent. Ce côté gaguesque, kitanesque, garde le film en lévitation, lui évite de plonger dans une vraisemblance mélodramatique. De même, la comédienne, en gardant sa retenue originelle, et sa tenue rouge comme emblème d'une grâce et d'une élégance que rien ne saurait atteindre, s'envole littéralement avec son ombrelle. Elle devient bulle, pétale de coquelicot... La beauté n'est jamais sirupeuse, et la fin pas malheureuse, si l'on en croit le jeune réalisateur. Ils sont mieux là, nous dit-il, ensemble et réunis dans la mort, que sur Terre. ■

CLARISSE FABRE

*Film kazakh et français
d'Adilkhan Yerzhanov.
Avec Dinara Baktybayeva,
Kuandyk Dussenbaev (1 h 40).*

PREMIERE

VERY BEST RUSKOV | ★★★

LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE

Kitano, Camus et Van Gogh chez les Kazakhs. Le film ose la compilation référentielle et donne des couleurs exotiques au mélo.

C'est une histoire vieille comme le monde, celle de l'amour impossible entre une princesse et un roturier. La princesse se nomme Saltanat et possède les traits fabuleux de Dinara Baktybayeva. Le roturier, c'est son ami d'enfance, Kuandyk (Kuandyk Dussenbaev), grand gaillard lunaire qui la suit comme son ombre, de leur campagne (enchantée) jusqu'à la ville (viciée) où sa famille veut la marier. Si ce scénario proverbial revêt une allure inédite, c'est d'abord parce qu'il prend place dans une région, à la frontière entre Russie et Chine, où les gens ont un physique eurasien, parlent russe et se saluent d'un « *salam aleykoun* ». Mais aussi parce que son auteur, Adilkhan Yerzhanov, possède un style effrontément postmoderne et cosmopolite. La référence avouée, c'est Kitano, cité d'emblée dans une réplique de l'image clé de *Jugatsu*, puis un peu partout, d'une scène de slapstick au ralenti à ces plans composés comme des tableaux de maître zen. S'invitent aussi au programme, dans le désordre, Camus (le titre), Van Gogh (*Les Moissonneurs* remplacés par des flics



© ARIZONA DISTRIBUTION

endormis) et même notre Bebel national... Ce syncrétisme pourrait être éreintant, mais ne cesse de fasciner, revitalisant les genres qu'il touche (mélo, comédie, conte) avec un sens aigu du non-dit et une mélancolie persistante. Impossible de rester indifférent à ce film d'un autre monde. La tendresse l'emporte. ◆ MP

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Jugatsu* (1990), *Sayat Nova* (1969), *La Belle et le Clochard* (1955)

Laskovoe Bezrazlichie Mira • Pays Kazakhstan, France • De Adilkhan Yerzhanov
• Avec Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussenbaev, Teoman Khos...
• Durée 1h39 • Sortie 24 octobre

leJDD

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★★☆ Bien ★★★☆☆ Un peu ★☆☆☆☆ Pas du tout ☆☆☆☆☆

La Tendre Indifférence du monde ★★★☆☆

D'Adilkhan Yerzhanov, avec Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussenbaev. 1 h 39.

Saltanat et Kuandyk sont amis depuis l'enfance. Quand le père de la belle se suicide, sa famille exige qu'elle épouse un riche homme d'affaires proposant d'éponger leurs dettes. Cette romance kazakhe entre une jeune femme raffinée et un paysan dont l'apparente rudesse cache un cœur en or est magnifique. On sort bouleversé de ce récit romanesque, poétique, tragique mais non dénué de fantaisie où les deux héros répondent par leur candeur et leur complicité à une société brutale et corrompue. Ici, l'amour devient même un geste de révolte. **BAPT.**



POSITIF



La Tendre Indifférence du monde Adilkhan Yerzhanov

Ballade de la belle tristesse Eithne O'Neill

Sortie le 24 octobre

Laskovoe bezrazlichie mira

Kazakhstan/France (2018), 1 h 46. Réal. : Adilkhan Yerzhanov. Scén. : Roelof Minneboo, Adilkhan Yerzhanov.

Dir. photo. : Aydar Sharipov. Dir. art. : Yermek Utegenov.

Son : Ilya Gariyev. Mont. : Yedige Nessipbekov. Mus. :

Nurassyl Nuridin. Prod. : Serik Abishev, Olga Khabasheva.

Cie de prod. : Short Brothers. Dišt. fr. : Arizona distribution. Int. : Dinara Baktybayeva (Saltanat), Kuandyk Dussenbaev (Kuandyk), Kulzhamilya Belzhanova (la mère de Saltanat), Yerken Gubashev (Haim).

SOUS SA COURONNE DE MARGUERITES et de volubilis, Kuandyk, jeune paysan, affiche un sourire béat. Dans le pré, des meules de foin dorées ; à l'arrière-plan, une maisonnette et à l'horizon, la crête bleue des montagnes. Après avoir gagné un match de boxe à poings nus, cet homme à la force herculéenne console son adversaire et le sang gicle sur les calices des fleurs. Le plan est composé avec soin, pour ensuite s'en éloigner. Vision pastorale, western brutal ou fantaisie ? Un mélange des trois ? Avec pour toile de fond le Kazakhstan rural, le film est lancé, son héros centré en gros plan et sa moralité esquissée. À savoir : la vie est cruelle, la vie est belle.

À l'intérieur de la maison, le père endetté meurt pendant que les huissiers confisquent le mobilier. Afin d'éponger les dettes familiales, la mère, dans sa folie et son désespoir, envoie sa fille Saltanat à la ville, chez son oncle Haim, un brasseur d'affaires pourries. Cette beauté d'une vingtaine d'années doit renoncer à ses études de médecine et servir d'appât aux vieux perfides de la mafia. Son camarade Kuandyk la suit et trime pour un truand qui a le monopole sur les primeurs. Être primitif et sensible, il tue s'il le faut. Or, l'argent qu'il gagne est remis à la fille débile d'un ouvrier qu'il a trahi. Pour sa part, Saltanat ne risque-t-elle pas d'être trahie par les siens ?

Fidèle à la citation de Camus qui inspire le nom du film, rien n'est expliqué. Le montage est elliptique, l'image l'emporte sur le verbe. Comme dans une ballade, les situations se précisent sans crier gare. Zooms, plans fixes et figures floues s'ajoutent à une mise en scène artistique. À la place des scènes érotiques, des allusions littéraires. Dans un café ouvrier, Saltanat s'attendrit lorsque son compagnon depuis l'enfance confond les couleurs emblématiques de l'œuvre stendhalienne. Tel le narrateur de L'Étranger, le couple s'est ouvert à la « tendre indifférence du monde ». Dans leur chambre miteuse, alors que l'espoir s'évapore, Kuandyk pense à Meursault qui s'insurge contre

l'aumônier en disant qu'aucune des certitudes de celui-ci ne vaut le cheveu d'une femme. C'est sa déclaration d'amour.

Un entrelacs de détails quotidiens, absurdes et poétiques se tisse. La robe écarlate et l'ombrelle orange de Saltanat illuminent l'écran. Au mur, pourtant, une gravure de femme vêtue de noir suggère une triste destinée. Le patron cynique de Kuandyk porte un tablier de fillette. Soleil, pluie et orage s'abattent sur le paysage ; on contemple des insectes dans un bocal. Dans l'asile où la mère hallucine, la bureaucratie est kafkaïenne. Sur un autocar s'affiche le mot Zigeuner (gitan).

En effet, ces rebelles aux simulacres de la société ruent dans les brancards et forment un duo façon « Bonnie and Clyde ». En tant qu'artiste illustre du salon des refusés, Kuandyk peint des tableaux naïfs et offre à sa princesse Saltanat un voyage magique. D'une pureté enfantine, assis sur de vulgaires chaises en bois, ils volent vers la tour Eiffel. Propulsés par les vérités du cœur, de l'imagination, de l'âme.

Nés sous une mauvaise étoile, Saltanat et Kuandyk sont frappés par l'injustice des hommes, rappelant l'arbitraire de la nature si belle. Si par la critique sociale, Omirbaev et Baigazin viennent à l'esprit, la fusion du non-sens et du sens de La Tendre Indifférence du monde remonte à la comédie romantique Léonce et Lena de Georg Büchner (1836), pièce fondatrice de l'expression de l'absurde. La prestation des acteurs est envoûtante. Sous l'arbre du début, les gendarmes discutent du montant pour graisser la main des supérieurs auxquels les amants rechignent à céder. Ni passions, ni catharsis docile mais, dans la tristesse même, une mise à distance de l'émotion. En sus d'une luminosité visuelle, une leçon joyeuse et universelle. ■

Détails quotidiens, absurdes et poétiques
(Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussenbaev)

L'OBS

♥♥♥♥ **"La Tendre Indifférence du monde"**, par Adilkhan Yerzhanov. Comédie dramatique kazhake, avec Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussenbaev (1h39).

Un conte poétique du bout du monde, raconté avec délicatesse et douceur. Dans d'immenses espaces, aux confins de la Russie et de la Chine, une jeune femme, Saltanat, est expédiée à la ville, Almaty. Accompagnée par son ami, un costaud simplet et protecteur, elle va devoir purger les dettes de sa famille et plonger dans un univers de corruption, violent et crapuleux. Tourné avec peu de moyens, sur un rythme méditatif, le film fait référence à Albert Camus, avec des images issues de la grande époque du cinéma russe : champs ondulants sous le vent, rues boueuses sans fin, visages marqués par la vie. Un film qui instille une paix née de la beauté des images. Retenez le nom d'Adilkhan Yerzhanov.



LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE



—
: d'Adilkhan Yerzhanov
Arizona (1h39)
Sortie le 24 octobre
—

Dans un pays lointain, il était une fois un paysan amoureux d'une princesse. Comme le père de la belle s'était fait assassiner par la mafia, laissant derrière lui des montagnes de dettes, on l'envoya épouser un notable de la ville. Le paysan décida de l'accompagner pour assurer ses arrières et tenter, peut-être, de conquérir son cœur... Pour son sixième long métrage (mais le premier distribué en France), le Kazakh Adilkhan Yerzhanov adopte la forme du conte pour distiller ses obsessions d'esthète : Albert Camus (le titre tiré de *L'Étranger*), Vincent Van Gogh (un clin d'œil hilarant aux *Moissonneurs*), Sergueï Paradjanov (les plans composés comme des tableaux), et surtout Takeshi Kitano, qu'il cite sans arrêt (de *Jugatsu* à *Hana-bi*) et dont il partage le goût pour le mélo taiseux, la satire au ralenti et les brèves éruptions de violence. Un conte bien éloigné des origines, adapté à la culture du remix, mais un conte quand même, plein de rebondissements, de personnages pittoresques et d'élans chevaleresques. Un conte frappé par la fatalité, et dont la morale ne peut être que mélancolique. ● MICHAËL PATIN

LA SEPTIÈME OBSESSION



Cauleur, 2,35:1, 99 minutes, Dinara Baktybayeva.

Jardin d'Éden

PAR JÉRÔME D'ESTAIS

Des deux films kazakhs présentés cette année à Cannes, *AYKA* de Sergey Dvortsevoy (en compétition) et *LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE* d'Adilkhan Yerzhanov (Un certain regard), le deuxième est assurément le plus surprenant, faisant fi des modes et de l'actualité pour, intemporel et universel, se concentrer sur l'histoire d'amour contrariée entre Saltanat, sorte de princesse paysanne déchue, promise à un riche barbon afin d'éponger les dettes de sa famille, et Kuandyk, colosse aux pieds d'argile, chevalier servant depuis l'enfance, prêt au sacrifice pour récupérer sa belle. Des personnages de contes, pour lesquels le film se montre empli de foi et d'empathie. Les héros d'une fable naïve et colorée, comme ces peintures du Douanier Rousseau qui ponctuent le film, sous-titres d'une histoire originelle commencée et terminée au jardin d'Éden, celui des personnages mais aussi du cinéma, les inserts rappelant les cartons du muet ou l'usage godardien de la peinture, à une certaine période.

Muet, ce film pur l'est, à sa manière. Peu dialogué (par chance, le point faible du film), il est simplement ponctué de gestes essentiels, un brin théâtraux, comme si les personnages se prenaient pour Roméo et Juliette, sentiment

amplifié par la conscience d'avoir eux-mêmes invité le fantôme de Shakespeare à la représentation. Godardien aussi, par cet emploi de couleurs vives, à moins que le réalisme soviétique ne se soit mélangé à l'art naïf, à la manière où l'entendait Malraux, celui destiné à « qui sait voir, respirer et entendre, un paradis quotidien », imprécis, parfois maladroit, mais brut. Une esquisse, comme celle

et d'étoiles» s'ouvre «pour la première fois à la tendre indifférence du monde». Parce que Yerzhanov, tel Camus et son *Étranger* (1942), ne se place jamais au-dessus de lui, ce dernier nous sert de guide pour désigner la corruption et l'absurdité du monde, mais aussi, même si la flamme vacille, même si le noir succède au rouge (Stendhal, l'autre fée), même si les fleurs flétrissent, pour,



à laquelle s'essaie Kuandyk, tentative de montrer plus que de capturer la beauté. Innocence et archaïsme pour revenir au Douanier Rousseau et à une exposition qui lui avait été consacrée au musée d'Orsay, il y a quelques années de cela. Archaïques, ces longs plans fixes, figeant le temps dans un présent immémorial, innocent ce Meursault kazakh qui, « purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes

lors d'un dernier voyage qui ne sera pas celui en Paris, nous suggérer une dernière fois que toute sa beauté est peut-être cachée là, sous un arbre, dans la « merveilleuse paix de cet été endormi ».

Meursault souhaitait, juste avant son exécution, que les spectateurs viennent en grand nombre et l'accueillent « avec des cris de haine ». Souhaitons juste au film qu'ils soient remplacés par des cris de joie. ●



La tendre indifférence du monde

Derrière les dehors dépouillés et austères du Kazakhstan, le film d'Adilkhan Yerzhanov est un hommage universel et intemporel à la création artistique et à la culture française.



Notre avis Une fleur blanche en premier plan, à la fois fragile et solidement attachée au sol, ouvre le film. Et soudain, le sang coule lentement sur les pétales éclatants de soleil. Ce sang qui entache l'immaculé de la fleur, c'est celui de lutteurs qui se battent pour gagner trois sous et améliorer leur quotidien. Car ici, nous sommes au cœur des immenses terres du Kazakhstan, à mi-chemin entre les cultures nomades, asiatiques et slaves. La vie est rude. L'argent manque, et même lorsqu'on a un travail, on peine à manger à sa faim et à se loger. C'est un pays où les dettes des familles conduisent inmanquablement à la prison car elles sont trop souvent liées à des petits mafieux qui règnent en dominateurs dans les villages et sèment la terreur, en parfaite collusion avec la police locale.



Voilà à peu près les raisons qui conduisent la belle Saltanat et son ange gardien Kuandyk, d'une formidable dévotion, à quitter leur village. Saltanat doit accepter de se marier avec un vieil ami de son oncle, qui lui promet la libération de sa mère et l'épurement des dettes familiales. Elle porte une robe rouge et une ombrelle charmante qui la font ressembler à une héroïne de Maupassant, à la fois acculée par un déterminisme social dont elle peine à s'échapper et déterminée à devenir médecin et à vivre sa vie de femme. Kuandyk veille sur elle. C'est un homme attachant, libre, courageux,

magnifiquement naïf. C'est surtout un homme qui a compris que la seule façon de survivre à son destin, c'est de le réinventer en le peignant ou en le dessinant.



La tendre indifférence du monde aurait pu se cantonner à une critique sociale et politique d'un pays rongé par la corruption et la pauvreté, telle qu'on l'a souvent vue dans le cinéma des ex-pays soviétiques. En réalité, Adilkhan Yerzhanov fait un film sur la création artistique, et particulièrement picturale. Le réalisateur propose une mise en scène soignée, précise, dans laquelle ses comédiens s'intègrent avec douceur et naturel. Il se plaît notamment à insérer dans son film des dessins, des peintures naïves, des croquis sur les murs, comme pour donner à son récit des sursauts esthétiques qui apportent au réel austère du Kazakhstan, une dimension quasi spirituelle. La vraie vie est ailleurs, dirait Rimbaud. La vraie vie est d'abord dans les têtes et dans les yeux qui la regardent. Ainsi, le réalisateur met en scène ses personnages dans des endroits volontairement clos, comme des embrasures de portes, des encadrements de fenêtres ou de miroirs, à la façon de tableaux de peinture où l'artiste chercherait à dépeindre le monde mais aussi surtout à le transcender dans une autre réalité, forcément plus heureuse. Si la représentation du Kazakhstan cède à une profonde mélancolie, le cinéaste se surprend à ponctuer son récit de véritables éclats de rires. A ces moments, le film se pare d'une théâtralité joyeuse et optimiste. Tout le film se transforme en un magnifique hommage à la création artistique. On est surpris de voir les références à la littérature ou au cinéma français aussi nombreuses. Il est difficile de résister à répéter ce titre énigmatique et beau *La tendre indifférence du monde* que Saltanat et Kuandyk ont arraché au fameux roman de Camus *L'Étranger*. Les personnages, même les plus abrupts d'entre eux, connaissent Belmondo ou une certaine littérature française. C'est ce qui donne à l'apparent dénuement des espaces et des lieux, le sentiment que Yerzhanov ne fait pas un film sur son pays, mais un chant d'amour tout entier offert à l'universalité de la poésie.



Dinara Baktybayeva et Kuandyk Dussenbaev, héros d'une saga poétique mâtinée de burlesque.

Roméo et Juliette au Kazakhstan

Sur fond de pouvoir clanique et de corruption généralisée, l'amour courtois d'un paysan et d'une intellectuelle kazakhs. Une fable cruelle, visuellement très originale.

Faire surgir des apparitions est l'un des charmes du cinéma. La belle actrice Dinara Baktybayeva en est une. En robe rouge et ombrelle jaune, elle rayonne. Mais son soleil est noir. C'est une princesse savante, lectrice de classiques, inadaptée au monde qui l'entoure. Après la mort de son père, un homme criblé de dettes, elle se voit contrainte de rejoindre la grande ville, où un collègue de son oncle lui propose un chantage odieux. Un ami d'enfance, paysan généreux et sorte d'ange gardien, se bat avec ses poings pour la défendre et cherche à se faire aimer d'elle. Tous deux, ensemble ou à distance, tentent de survivre, d'échapper aux abus de pouvoir clanique, à la corruption généralisée. Si la vision du pays n'a rien de rassurant, ne pas s'attendre ici à un film au réalisme brut : *la Tendre Indifférence du monde*, du réalisateur kazakh Adilkhan Yerzhanov, est une fable cruelle, qui détonne carrément par son sens du burlesque mâtiné de poésie. Réunissez Takeshi Kitano et Aki Kaurismäki, transposez le mélange au Kazakhstan, vous aurez une petite idée de cette curiosité.

Francophilie éclectique

Entre autres loufoqueries, il y a ces reconstitutions de tableaux, pastiches déconcertants de Van Gogh (*la Sieste*) ou du Douanier Rousseau. Et toutes sortes de citations qui témoignent d'une francophilie pour le moins éclectique (d'Albert Camus à Jean-Paul Belmondo!). Un moment, dans une séquence très gracieuse, le couple fait semblant de monter dans un avion pour aller voir une exposition à Paris. Art naïf, minimaliste, mais aussi très soigné, elliptique, que ce cinéma du plan fixe graphique, du cadre dans le cadre, du tachisme coloré. À la fin, l'amour chaste, très courtois, qui rapproche le chevalier servant de sa bien-aimée, devient enfin réciproque dans un moment d'éternité.



ARIZONA DISTRIBUTION

La Tendre Indifférence du monde d'Adilkhan Yerzhanov

Un amour lumineux

par Cyril Béghin

Le bon bougre Kuandyk a dessiné sur un mur, à la craie, quelques graffitis enfantins pour son amour Saltanat. Tous deux viennent de la campagne kazakhe : il l'a accompagnée à la ville parce qu'elle doit s'y marier avec le riche ami d'un oncle véreux pour sauver la propriété familiale mise sous séquestre. Comme Saltanat déprime, Kuandyk lui a barbouillé ce musée du pauvre. Veut-elle voir les primitifs ? Les impressionnistes ? Lui recommande ses propres œuvres, sur le mur d'à côté qui fait figure de salon des refusés—il y a crayonné des silhouettes qui tiennent plus du croquis grotesque que de la peinture. Comme tout le film, la scène est à la fois touchante et candide, surprenante par sa confiance dans les puissances rassérénantes de la moindre esquisse d'art, autant qu'elle est menacée par la joliesse. *La Tendre Indifférence du monde* danse ainsi un drôle de ballet avec le chromo. On peut trouver sa romance platonique entre la belle et la brute bien usée, et la pictorialité des plans ostentatoire : ce serait manquer la force silencieuse de ses deux personnages, modestes esthètes amoureux qui citent (vite, mais peu importe)

Camus et Stendhal, et préfèrent mourir libres sous la splendeur d'un arbre plutôt que céder à l'esclavage familial et à l'ambiance de corruption généralisée du pays. Il devient rare d'affirmer aussi simplement une résistance par la beauté.

L'alternative artistique que Kuandyk s'amuse à proposer à Saltanat vaut en vérité pour le film. Côté primitif, il y a cette histoire ouvertement schématique entre les amants, que vient même mettre en abyme, vers la fin, une brève pantomime jouée par trois acteurs masqués et un peu balourds. Des inserts sur des toiles du Douanier Rousseau interviennent entre quelques scènes, pour en poser l'horizon idéal de naïveté inquiète. Le trait est réduit partout : longs plans fixes, actions muettes ou obstinément hors-champ, personnages hiératiques dressés en silhouettes plus ou moins typées, énormes articulations du récit pliées en un raccord, le tout suscitant selon les circonstances un attentisme mystérieux ou une sorte de détachement parodique. Adilkhan Yerzhanov a rodé ce style dans ses cinq longs métrages précédents (dont aucun n'est sorti en France, même si le précédent, *The Owners*,

avait été montré hors-compétition à Cannes—*La Tendre Indifférence du monde* ayant quant à lui été sélectionné à Un Certain Regard), et il lui a souvent valu d'être comparé à Aki Kaurismäki.

Là où ce primitivisme calculé, ce minimalisme paradoxalement épais, alourdissait ses autres films, il est cette fois régulièrement électrisé par un versant « impressionniste » nouveau chez lui : un goût de la lumière naturelle et de son opposition à l'artificielle qui s'imposent dès la première séquence où Kuandyk attire l'attention de Saltanat par un reflet coloré, et compose de scène en scène, et parfois même de champ en contrechamp, des jaillissements de beauté. Cet amour-là n'est-il pas fondé sur la lumière, à la manière d'un bien commun plus puissant que la maison perdue de Saltanat ? Certes la lumière participe de l'indifférence cruelle que le titre du film emprunte à Camus (c'est une citation de *L'Étranger*), on le voit quand la jeune femme s'épuise à faire l'employée de ménage dans un éblouissement fixe et incongru ou quand la petite criminalité kazakhe est dépeinte dans des ambiances d'aquarium. Mais elle cristallise aussi des bouffées sentimentales qui suffisent au chaste mélodrame, quand le soleil enflamme d'un vermillon magnifique le dessous d'une ombrelle safran portée par Saltanat, ou quand les bruns jaunes de carafes d'huile et de jus d'orange, saisis sous le néon d'un étal d'épicier, semblent menacer de littéralement mettre en bouteille le contrechamp ambré d'un crépuscule. Le film prend consistance dans l'éclat du jour, comme la révolte maladroite du couple contre l'état des choses finit par se sublimer dehors, sous le soleil, résolvant l'équation entre primitivisme et impressionnisme par un romantisme aussi noir qu'il est écrasé de lumière—une échappée poétique qui en dit plus long que toutes les analyses politiques.

LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE

Kazakhstan, France, 2018

Réalisation : Adilkhan Yerzhanov

Scénario : Adilkhan Yerzhanov, Roelof Jan Minneboo

Image : Aydar Sharipov

Décor : Yermek Utengenov

Musique : Nurassyl Nuridin

Interprétation : Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussanbaev, Teoman Khos, Yerken Gubashev

Production : Serik Abishev

Distribution : Arizona Distribution

Durée : 1h40

Sortie : 24 octobre

La Tendre indifférence du monde (Laskovoe bezrazlichie mira) de Adilkhan Yerzhanov

Un film de grande beauté. Comme chez Mizoguchi, la beauté formelle sert à montrer la beauté et la cruauté de ce qui est filmé. La composition des plans et le jeu des acteurs magnifient la confrontation entre un mafieux et une jeune femme chargée de sauver les siens.



© Short Brothers

★★★ Quelle merveille pour les yeux que cette gracile jeune fille vêtue d'une robe rouge qui marche vers nous en se protégeant du soleil avec une ombrelle formant une autre magnifique tâche rouge sur l'écran ! Au loin, sur cette plaine ouverte, il y a une maison au toit d'un rouge, lui, plus sombre. Un homme trapu marche d'un air décidé vers la femme, dans son dos. Dans ce plan, dont la puissance d'attraction est aussi grande que celle d'une miniature, tout est net, limpide, à la fois dans la composition et les détails. Le film est prodigue de ces plans organisés plastiquement avec minutie et sensualité. Leur richesse de formes et de couleurs les tirent aussi vers les miniatures et leur magnificence précise. C'est qu'ils sont chargés de porter, avec précision et délicatesse, vers le regard du spectateur la beauté de ce qui est filmé : la beauté d'une femme, d'une fleur, d'un lieu, de ce qui est. Leur beauté, pour le réalisateur kazakh de ce sombre film, où une jeune fille est chargée de plaire à un mafieux pour sauver financièrement sa famille ruinée, découle de la beauté de ce qu'ils contiennent, de ce qu'ils enserrent. Comme chez Mizoguchi, la beauté, ici, fait sens. De même, un lieu peut servir à exprimer le trouble intérieur d'un personnage. Ainsi Kuandyk va-t-il venir signer à la table située au premier plan le contrat proposé par un mafieux ? Va-t-il pour cela réussir à parcourir le container tout en longueur où est installée cette table ? Il avance, s'arrête, repart. C'est une lutte intime qui est ainsi plastiquement exprimée. Ici, ce qui est simplement signifié est tout simplement beau. De cette simplicité si difficile à obtenir pour un artiste. **_P.F.**

GENRE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Dinara Baktybayeva (Saltanat), Kuandyk Dussenbaev (Kuandyk), Kulzhamilya Belzhanova (la mère de Saltanat), Baymurat Zhumanov (le père de Saltanat), Bauyrzhan Kaptagay (Zambeke), Nurbek Mukushev (le chef de la police), Yerken Gubashev (Haim), Teoman Khos (Aman), Konstantin Kozlov (l'avocat), Kuanysh Turdalin (le chauffeur de Haim), Talgat Sydykbekov (Bayandyk), Arken Ibdimin (Zakir), Zhanibek Shona (le petit frère de Saltanat), Adema Yerzhanova (la fille d'Aman), Ayagul Yerzhanova (la femme d'Aman), Sultan Abzalov et Tulemis Alishev (les huissiers), Sergey Makeyenko (l'agent de police), Meyramgali Zheksembekov (l'agent de sécurité du café), Yergali Saukhimov (le nouvel ami), Nurbek Mukushev (l'agent de police du district), Victoria Mukhamedzhanova, Adiya Mussina.

Scénario : Adilkhan Yerzhanov et Roelof Minneboo **Images :** Aydar Sharipov **Montage :** Yedige Nessipbekov **Musique :** Nurassyl Nuridin **Son :** Ilya Gariyev **Décors :** Yermek Utegenov **Production :** Short Brothers **Coproduction :** Arizona Productions **Producteurs :** Serik Abishev et Olga Khlasheva **Producteurs exécutifs :** Akan Satayev, Ernar Kurmashev et Aliya Mendygozhina **Coproducteur :** Guillaume de Seille **Distributeur :** Arizona Films.

100 minutes. Kazakhstan - France, 2018
Sortie France : 24 octobre 2018

◆ RÉSUMÉ

Dans la campagne kazakhe, le père de la belle Saltanat meurt. La mère de Saltanat, qui hérite des dettes de son mari et risque la prison, dit à sa fille d'aller demander l'aide de l'oncle Khaim. La jeune femme part pour la ville, escortée par Kuandyk, qui l'aime éperdument. En ville, Saltanat va chez son oncle, qui lui présente son associé Bayandyk, lequel rembourserait les dettes de son père si elle consent à un "rapprochement". Saltanat refuse. Elle reste en ville, ne sachant que dire à sa mère. Diplômée, elle ne trouve qu'un emploi de femme de ménage. Kuandyk est embauché pour porter des sacs de légumes. Il comprend qu'ici c'est Zambeke, riche patron, qui fait sa loi, lésant les autres.

SUITE... Kuandyk, accompagné de son collègue Aman, met le feu à un entrepôt de Zambeke. Ce dernier l'apprend mais, appréciant sa débrouillardise, décide de l'embaucher. Comme il faut un coupable, Kuandyk devra signer une déclaration incriminant Aman. Kuandyk refuse. La mère de Saltanat est emprisonnée. Saltanat accepte la proposition de Bayandyk. Kuandyk se résout à signer : Aman est arrêté. Kuandyk travaille pour Zambeke. Celui-ci tue un homme sous ses yeux, et lui dit de l'enterrer. Bayandyk dit à Saltanat qu'il est déjà marié, et qu'il ne peut pas l'épouser. Khaim et lui présentent à Saltanat un ami qui pourrait rembourser les dettes si elle l'épouse. Kuandyk a un plan. Accompagné de Saltanat, il tue Khaim, Bayandyk et leur ami, puis ils fuient. Mais ils sont tués par la police.

À VOIR ♥♥♥

LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE

CRITIQUE - Cinéaste kazakh, Adilkhan Yerzhanov, 36 ans, livre une tragédie très sombre autour d'un couple d'amoureux. Elle a été saluée à «Un certain regard» au festival de Cannes.

«Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde», écrit Albert Camus à la fin de *L'Étranger*. Adilkhan Yerzhanov s'est inspiré de cette phrase pour raconter l'histoire de Saltanat, dont la mère exige qu'elle épouse un homme aisé de la ville. Kuandyk, le meilleur ami de la jeune fille, tente de s'opposer. Le talentueux cinéaste kazakh de 36 ans filme leur périple qui se révèle une tragédie d'une noirceur infinie entre *Roméo et Juliette*, *Les Misérables* et l'œuvre de Zola.

« J'ai aussi pensé à faire un remake d'une légende antique des steppes avec des personnages masculins identiques, un jeune homme amoureux et un riche puissant», précise-t-il. C'est une histoire universelle qu'on pourrait récrire dans deux cent ou trois cents ans. Une légende mais qui est ancrée dans la réalité kazakhe européenne.» «Intéressé» par la lutte contre le fatum, la fatalité, Yerzhanov ne se montre pas du tout optimiste dans son film, qui, à l'origine, s'appelait *Fusillades dans le quartier numéro 11*. Pourtant, selon cet admirateur de Godard, Melville et Buñuel, «l'esprit, les idées et l'amour demeurent malgré tous les malheurs que subissent ses héros».

CINÉMA

Paysages du Kazakhstan avec figures en rébellion

Un film-poème d'une grande beauté dresse ses tableaux vivants contre une société en cruel délitement avec un duo d'acteurs à la hauteur du propos.

LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE

Adilkhan Yerzhanov
Kazakhstan/France, 1 h 40

Une famille villageoise assiste, impuissante, à la saisie de sa maison et de tout son contenu. Le père en meurt. La mère ne va pas tarder à se faire jeter en prison tant la dette est insupportable. À la fille de s'en acquitter en rejoignant dans la grande ville un oncle bienfaiteur. En quelques séquences d'introduction, le cinéaste Adilkhan Yerzhanov élabore en cadres parfaits un univers de fable poétique et cruelle, violente à la manière d'un film noir, extraordinairement tendre. La jeune et belle Saltanat (Dinara Baktybayeva) doit s'arracher aux bosquets des verts paradis. Son ami d'enfance, Kuandyk (Kuandyk Dusenbaev), ne peut que lui faire escorte au pas de son cœur. Il apparaît le front ceint de fleurs des champs, pareil à un innocent de village. Le motif couronne la vitalité des souvenirs enfantins, l'indéfectibilité des liens racinaires quand ils s'entrelacent de parentés choisies, d'horizons infinis qu'aucun cynisme n'entache.

Les références à l'art « naïf » du Douanier Rousseau

On sourit à la romance, à la silhouette de Saltanat en aplats rouges, des escarpins à sa robe qu'enseuille, à la façon d'une toile de Vuillard, une ombrelle orange. À la première halte sur la route du duo, elle découvre que Kuandyk a lu ses livres de prédilection. Camus, à qui l'on doit le titre du film extrait de *l'Étranger*. Elle apprend qu'il aime Stendhal, Shakespeare.

Tandis qu'une lampe les englobe dans son cercle protecteur, l'arrière-boutique et son occupant crépitent de néons absurdes. Une fois en ville où règnent cupidité et corruption, Saltanat et Kuandyk auront fort à faire. En guise de mariage, Saltanat se verra proposer de bien laids arrangements. Kuandyk, dont un ami escroc a utilisé le passeport à des fins peu louables, découvrira que diligence et ténacité pèsent peu dans les rapports de forces qui jettent les uns contre les autres ouvriers et patrons, patrons et concurrents.

La mise en scène d'Adilkhan Yerzhanov ménage ses imprévisibles. La narration, originale, suit un fil simple, mais puise à la même étrangeté féconde. Tout lui fait paysage, des steppes à la littérature, de la peinture aux visages. L'alliance du fond et de la forme assure l'intégrité. Le burlesque d'une bagarre au cul d'un camion, les références à l'art « naïf » du Douanier Rousseau, qui s'affranchissait des académismes, sa vision d'amour qui toujours, selon le poète Éluard, nous fera des yeux émerveillés ériger la candeur des deux personnages principaux en vertu morale. Plutôt Pierrot et Colombine que Roméo et Juliette, il nous suffit qu'ils se tiennent par l'air ambiant, unis sous les balles. Combattre ne nécessite nulle garantie de l'emporter. La lumière sublime leurs ressources de résistance à une société en décomposition. Dans leur chambre qui va se peupler à la Boris Vian de trompinettes dorées et autres indispensables d'un foyer, le réalisateur a planté le papier peint de ramages tilleul, installé une vitre trouble qui compose des sas mouvants au monde extérieur. Mais les paradis perdus ne se retrouvent guère. Seul l'amour quand il décide de tout, tel un compas, achève le cercle. ●

DOMINIQUE WIDEMANN

CANNES 2018

LA TENDRE
INDIFFÉRENCE
DU MONDE FIGURAIT
DANS LA SÉLECTION
OFFICIELLE
« UN CERTAIN
REGARD ».

V.O.
VERSION ORIGINALE

Le cinéma comme vous l'entendez



LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE

de Adilkhan Yerzhanov

Avec Dinara Baktybayeva, Kuandyk Dussenbaev, Kulzhamiya Belzhanova...

Sortie le **24 octobre** - 1h39 - Kazakhstan

Criblée de dettes, la famille de Saltanat l'envoie dans la grande ville où elle est promise à un riche mariage. Kuandyk, son ami d'enfance, qui a toujours été amoureux d'elle, est chargé de l'amener à bon port...

Quelques gouttes de sang qui tombent sur une fleur des champs. Ce sont deux types qui se battent à côté de balles de paille, mais leur combat – exempt de violence – est réglé comme un ballet dans la lumière d'été qui baigne la scène. Jusqu'à ce que l'un d'eux, le doux Kuandyk, se relève, tapote gentiment la joue de son adversaire défait, et s'éloigne en souriant, empochant le gain de sa victoire.

Kuandyk est un gaillard costaud, certes, qui veille avec tendresse – et sans doute un peu plus – sur son amie, la belle et douce Saltanat, que l'on voit par une fenêtre entrouverte traverser, drapée d'une robe rouge, le chemin qui mène à la ferme de son père. Dès les premières images, on est saisi, soufflé par la beauté simple et imparable des images, des plans larges, colorés et lumineux, composés comme autant de tableaux méticuleux, naïfs et pleins de grâce. Instantanément, on sait qu'on va se laisser porter par le rythme aérien, la poésie délicate et la joliesse de ce film peu commun. Au petit jeu des parentèles, le kazakh Adilkhan Yerzhanov est un proche cousin de Kaurismaki, avec qui il partage à la fois un univers intemporel, une poésie lunaire et le souci d'offrir de la beauté, un cadre, une image qui les magnifient aux laissés pour compte dont il narre les efforts désespérés pour résister à la société qui entend les broyer. On pourrait également citer Michel Gondry (la capacité de créer un imaginaire immédiatement perceptible avec trois bouts de ficelle, un empilement de containers ou un

morceau de craie) et Takeshi Kitano (l'amour de la peinture et le talent de l'épure). Mais ses références avouées sont Albert Camus (à qui il emprunte, tiré des dernières lignes de *L'Étranger*, son titre magnifique : « *Devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore* »), Stendhal, Jean-Paul Belmondo et le Douanier Rousseau ! Elle vêtue de rouge et lui de noir, *La Tendre indifférence du monde* raconte comment Saltanat et son ange gardien, portés par une foi sans doute crédule et leur amour inavoué, tentent tant bien que mal d'échapper au destin qui les menace, de se construire un refuge préservé de la société violente et corrompue qui les enserre. D'une grande douceur contemplative, naviguant pourtant entre sourire et larme, mélodrame et comédie, le film déroule le fil d'une histoire déjà écrite où tout se joue dans les marges, les silences et les regards d'une exceptionnelle pureté. Une histoire éternelle, baignée par la grâce de ses héros, sortes de Juliette et de Roméo modernes, perdus dans un Kazakhstan tantôt sombre et cruel, tantôt ennobli par la lumière des paysages ruraux gorgés de soleil, de la joie de Kuandyk – un malabar optimiste au sourire qui vous éclate en pleine face comme un chewing-gum – de Saltanat et de sa fierté invincible et surplombante. Il y est question d'apprendre sa partie dans le monde, d'apprivoiser le chant vital, de renoncer au renoncement. Une merveille où l'on se réfugie, nous aussi. U.T.



La Tendre indifférence du monde

*de Adilkhan Yerzhanov avec Sultan Abzalov, Tulemis Alishev
Kazakhstan, 1h40*

La Vie aime beaucoup

Il a des airs de solide gaillard un peu simplet mais il ne faut pas se fier aux apparences, Kuandyk est une âme noble doublée d'un poète, un paysan sans un sou en poche mais le coeur gonflé à bloc, prêt à tout pour protéger sa bien aimée, la délicate Saltanat. Le préambule nous les montre dans une campagne estivale, au milieu des blés, elle en robe rouge sous une ombrelle, lui tentant de la croquer dans un rapide portrait. Mais les voilà arrachés à ce paradis champêtre, précipités pour une sordide histoire de dettes et de mariage arrangé dans une ville synonyme de brutalité et de corruption. Dans un style emprunté au cinéma muet, Adilkhan Yerzhanov raconte l'innocence souillée et le renoncement avec délicatesse et humour. Et même si Saltanat et Kuandyk connaîtront un destin à la Bonnie and Clyde, avant ils auront vécu le plus beau des voyages imaginaires vers Paris dans une scène d'anthologie qui à elle seule dit tout le charme de ce film précieux. (F.T.)

Conte de l'innocence

— Adilkhan Yerzhanov, cinéaste kazakh, signe une fable tendre et bouleversante sur la pureté de l'amour face à la corruption du monde.

La Tendre Indifférence du monde ★★★

d'Adilkhan Yerzhanov

Film franco-kazakh, 1 h 46

Quel étrange attelage que la belle Saltanat, princesse délicate en robe rouge et ombrelle orange, et ce Kuandyk, grand et fort paysan un peu simplet qui lui sert de chevalier servant. Quand les deux héros de ce très joli conte venu des steppes apparaissent à l'écran au milieu des champs de blé mûr sous un soleil d'été radieux, ils ont l'air d'évoluer dans une sorte de paradis perdu.

Elle est là, « *la tendre indifférence du monde* », citation tirée de *L'Étranger* d'Albert Camus, qui donne son titre au film. Tout entière incarnée dans la beauté de la création qui n'a que faire des heurs et malheurs de la condition humaine. Ceux-ci,

d'ailleurs, ne tardent pas à s'abattre sur cet éden, avec le suicide du père de la jeune fille. Lourdemment endettée, la famille de Saltanat décide de l'envoyer à la ville où elle doit épouser un riche ami de son oncle. Dans cette cité où l'argent et le profit règnent en maître, sa naïveté sera très vite confrontée à la duplicité du monde. Saltanat n'obtient ni mariage, ni argent en échange de la perte de son innocence et contraint Kuandyk à voler à son secours.

S'ensuit une série de péripéties où alternent scènes d'action frisant le burlesque et des moments de poésie absolue dans lesquels les deux héros parviennent, grâce à l'amour et à l'imagination, à transcender la noirceur de leur quotidien.

À partir de cette « *mise en scène du conflit entre monde matériel et monde spirituel* », le réalisateur dont le film a été présenté à Cannes dans la section « Un certain regard » brode une fable tendre et bouleversante sur la puissance de l'amour et de la création artistique face à la corruption du monde.

Céline Rouden

La presse aime beaucoup LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE !



« Tout séduit dans ce *Bonnie and Clyde* kazakh »
TÉLÉRAMA

« On sort bouleversé de ce récit romanesque »
LE JDD ★★★

« Impossible de rester indifférent à ce film d'un autre monde »
PREMIERE ★★★

« Un tandem burlesque et délicat »
LE MONDE (À NE PAS MANQUER ★★★)

« Intemporel et universel »
LA SEPTIEME OBSESSION

« Un conte poétique du bout du monde,
raconté avec délicatesse et douceur »
L'OBS ♥♥♥

« Bouleversant »
LE FIGARO

« Sublime »
POSITIF

« Kitanesque »
TECHNIKART

« Beauté renversante »
BANDE À PART

« Flamboyant »
FRANCE INFO

« Un moment d'éternité »
BEAUX ARTS MAGAZINE

« Une fable tendre et bouleversante sur la puissance de l'amour
et de la création artistique face à la corruption du monde »
LA CROIX ★★★

“Un grand moment de joie pour ses spectateurs”
SLATE.fr

« Une échappée poétique
qui en dit plus long que toutes les analyses politiques »
LES CAHIERS DU CINÉMA

« Un film noir, extraordinairement tendre »
L'HUMANITÉ

« Un chant d'amour tout entier offert à l'universalité de la poésie »
À VOIR À LIRE ★★★

« Le pur plaisir des images, magique et irrationnel »
LES FICHES DU CINÉMA ★★★★★